



Quand Betty Jane Meggers entame ses fouilles en Amazonie, à la fin des années 1940, on ignore encore tout du passé de la forêt dite « vierge ». Malgré un parcours semé d'embûches et d'erreurs, cette pionnière va ouvrir la voie à toute une génération d'archéologues.

Janvier 1949. Depuis quelques jours, des trombes d'eau s'abattent sur Marajó, l'île côtière de 40 000 km² – la taille de la Suisse – qui barre l'embouchure de l'Amazonie. Sur cette côte nord du Brésil, le delta du fleuve atteint 300 kilomètres de large et déverse dans l'océan 15 % de l'eau douce du globe. La température oscille autour de 26 °C et la saison des pluies bat son plein. Mais sur la photo en noir et blanc prise avant le déluge, une jeune femme sourit. Tresses sages, nez en trompette, elle se tient aux côtés d'un grand gars aux oreilles décollées. Tous deux arborent tuniques et pantalons en toile, roulés dans des boots en cuir, une tenue adaptée pour arpenter à pied, à cheval ou en pirogue cette Camargue tropicale tissée de savanes marécageuses, où même les vaches ont des sabots mous à force de piétiner dans l'eau. Frais émoulus de l'université du Michigan, et tout jeunes mariés, Betty Meggers et Clifford Evans ne sont pas en voyage de noces. Partis en avion de Miami pour Rio de Janeiro en juillet 1948, atterriss un mois plus tard à Belém, le port du nord du Brésil, les deux archéologues ont traversé en bateau le Rio Guajara et rallié les rivages de Marajó dans le cadre de leurs doctorats respectifs. Pendant un an, leur expédition va les mener un peu partout dans les bouches de l'Amazonie, vers les îles Caviana, Mexiana et dans l'État d'Amapá. Que de chemin parcouru par l'Américaine, née à Washington DC en 1921. Ses expériences, il faut le

Arpentant pendant trente ans l'Amazonie, Betty Meggers (ci-dessus, fouillant un site funéraire d'Amapá) fut la première archéologue à en révéler la riche histoire.

gettyimages®
FG Trade

1948

Betty Meggers, reine d'Amazonie

dire, lui ont forgé un caractère bien trempé. Gamine déjà, elle suivait son père pendant les vacances d'été, un physicien passionné d'archéologie, à la découverte des sites amérindiens des États-Unis. Adolescente, Betty se porte volontaire à la Smithsonian Institution de Washington pour restaurer des céramiques excavées à Pueblo Bonito, un village anasazi du Nouveau-Mexique. En 1943, elle obtient son diplôme en anthropologie. Sa carrière de conservatrice dans un musée américain semble tracée... Mais tout bascule alors qu'elle prépare sa maîtrise d'archéologie dans le Michigan. Dans les caves du musée universitaire d'Ann Arbor, elle découvre des poteries polychromes collectées à la fin du XIX^e siècle par les premiers explorateurs en basse Amazonie. La beauté de ces céramiques laissées pour compte l'éblouit – au point qu'elle décide de consacrer sa thèse aux anciennes civilisations de cette région boudée par les chercheurs. Et parce que les seules publications

ELLE PENSE QUE LES POTERIES SONT SI RAFFINÉES QU'ELLES N'ONT PU ÊTRE CONÇUES DANS CE MILIEU...

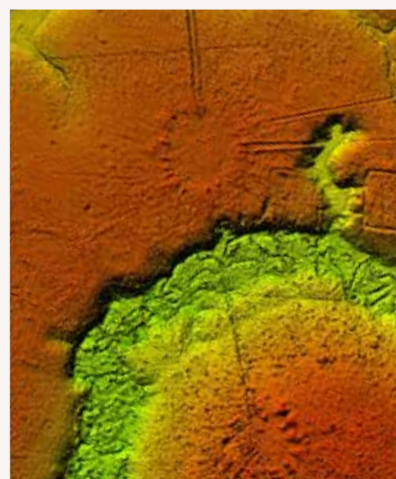
sur cette culture précolombienne disparue sont écrites en portugais, elle apprend elle-même cette langue. «*Sur l'île de Marajó, des porteurs et des guides accompagnent le jeune couple, car le plus grand danger dans ces grandes étendues herbeuses et marécageuses, c'est de se perdre : il y a trop d'horizon, et c'est toujours le même...*», raconte l'archéologue français et spécialiste de l'Amazonie Stéphen Rostain, qui a rencontré Betty Meggers dans les années 1980, alors qu'elle achevait sa carrière et qu'il débutait la sienne. L'attention des deux époux se porte sur les tertres artificiels, ces monticules de terre érigés d'après les premiers chroniqueurs par

les anciennes tribus d'Amazonie pour mettre leurs habitations et leurs cimetières à l'abri des hautes eaux. «*Chaque fois qu'ils repèrent un tertre, ils installent le campement et distribuent le travail aux ouvriers. En cette époque d'après-guerre, la vie n'est pas chère au Brésil et les jeunes archéologues ont de quoi payer les équipes en dollars.*» À force de gratter le sol à la pioche, les vestiges précolombiens se révèlent. Des pots, des bols, des assiettes, mais aussi des dizaines de jarres en forme d'œufs, 1 m 60 de haut pour les plus grandes, aux cols ornés de nez, bouche et yeux humains, aux flancs peints de motifs entrelacés et sculptés de petits personnages ou d'animaux modelés. Ces urnes funéraires contiennent cendres, os ou cadavres pliés et témoignent de la complexité des rites mortuaires élaborés bien avant l'arrivée des conquistadores.

FOUILLER EN PROFONDEUR

De 1952 à 1953, Betty Meggers et son compagnon sont de retour sur le terrain – cette fois dans les forêts du Guyana, sous domination anglaise. Objectif : établir la classification de référence des céramiques amazoniennes. Plus aguerrie, et soutenue cette fois par la Smithsonian Institution, l'archéologue veut tester une technique plus adaptée à la réalité tropicale : fouiller sur des carrés de 1 m de côté, façon cabine téléphonique, en partant du principe que plus on descend profond, plus on tombe sur des artefacts anciens. «*Une approche aléatoire, tempère Stéphen Rostain, car à creuser ici et là, on peut passer à côté d'une vraie trouvaille. Par ailleurs, on le sait aujourd'hui, les mouvements de terrain peuvent inverser les couches stratigraphiques, faisant passer les vestiges les plus anciens au sommet...*» Cette deuxième expédition s'avérera de fait plutôt décevante sur le plan archéologique, mais elle donne à Meggers l'occasion de se confronter aux peuples de la forêt, en particulier

L'utilisation du Lidar a mis en évidence l'existence d'un vaste réseau de routes et de villages à monticules circulaires sous la canopée.



Une forêt loin d'être vierge

Après son démarrage tardif, dans les années 1950, l'archéologie de l'Amazonie connaît un essor remarquable depuis une vingtaine d'années. Outre des rites funéraires, des céramiques, des pétroglyphes, des grottes ornées anciennes de plus de 13 000 ans, les fouilles et l'imagerie Lidar ont révélé

sous le couvert de la forêt un réseau extrêmement dense de routes précolombiennes. «*Certaines étaient à peine visibles, d'autres creusées comme des fossés ou larges de 40 m et bordés de tours de guet. À la manière d'une toile d'araignée, ces voies permettaient la circulation des personnes et des biens entre des centaines de sites d'habitation, bâtis sur des*

tertres artificiels et bordés de champs surélevés», décrit Stéphen Rostain. Mais ce maillage favorisa aussi la dissémination des maladies venues d'Europe. Si les calculs restent difficiles, les géographes estiment à environ 8 millions la population amazonienne avant l'arrivée des conquistadores. Seuls 10 % survécurent.



La mise au jour de sépultures et d'urnes funéraires raffinées vieilles de plusieurs milliers d'années témoigne du riche vécu des sociétés amazoniennes.



DES SOCIÉTÉS AVEC UN PASSÉ

- -13 000
Premières traces humaines connues. Par exemple, les abris rocheux de Chiribiquete et de La Lindosa (Colombie), ornés de milliers de peintures rupestres.
- -8000/-5000
Domestication de nombreuses plantes : manioc, patate douce, ananas, piment, cacao...
- -7000
Plus anciennes céramiques retrouvées en basse Amazonie (sites de Taperinha et grotte de Pedra Pintada, au Brésil).
- -2500
Premiers grands terrassements en Équateur, début de deux millénaires d'architecture monumentale de terre en Amazonie.
- 1542
Parti de Quito, dans l'actuel Équateur, l'explorateur espagnol Orellana atteint l'embouchure de l'Amazone après avoir remonté le fleuve sur 4 800 km.

l'ethnie des Wai-Wai, descendants des Caribes. Et de façonner son image d'archéologue-aventurière. Nombre d'images la mettent en scène sur le terrain campant, creusant, pagayant... En 1957 paraît le premier ouvrage présentant le travail commun de Meggers et Evans. Leurs découvertes bousculent tout ce que l'on pensait jusqu'alors du passé des habitants de la forêt, ces «*sauvages*» nus parés de leurs seules plumes. Mais elles viennent aussi appuyer la théorie dont Meggers ne démordra plus de toute sa carrière : les poteries d'Amazonie inférieure sont si raffinées qu'elles n'ont pu être conçues dans ce milieu tropical hostile, incompatible avec le développement de sociétés humaines complexes. Pour elle, ce sont donc des habitants des Andes qui, en descendant de leurs montagnes vers l'est, ont apporté leurs savoirs, avant de les perdre...

DE LA CHANCE... ET DES ERREURS

À l'été 1960 débute la troisième grande mission de Meggers, toujours accompagnée de son compagnon si discret que certains se demandent encore s'il n'œuvrait pas comme espion à la solde des États-Unis... Cette fois, le couple démarre ses recherches au petit village de Valdivia, sur la côte Pacifique de l'Équateur. Un énorme puits de fouilles est ouvert. Et la chance leur sourit de nouveau : ils en exhument une poterie finement décorée, la plus ancienne trouvée à cet instant sur le continent américain : elle est datée de 3 500 ans avant notre ère grâce au carbone 14, dont la technique commence seulement à se répandre. Son style est si élaboré que

Meggers émet l'hypothèse farfelue, immédiatement controversée, qu'elle serait arrivée via l'océan Pacifique de la civilisation disparue des Jomon, au Japon. «*Depuis, on a retrouvé des tessons vieux de 7 000 ans sur plusieurs sites amazoniens, comme la grotte de Pedra Pintada, sur la rive de l'Amazone, au Brésil...*», précise Stéphen Rostain. Le couple décide de remonter le Rio Napo, pour prospecter en pleine forêt équatoriale. Et de nouveau, c'est le jackpot : sur les berges de cet affluent de l'Amazone, ils découvrent une nouvelle série d'urnes funéraires superbement décorées. Dès son retour à Washington, Meggers se jette dans l'écriture. Et malgré la perte de son manuscrit par l'imprimeur – coup dur s'il en est –, ses travaux sont reconstitués par la Smithsonian Institution et un luxueux opus voit le jour.

Sacrée reine de l'Amazonie, Betty Meggers va encore régner deux décennies sur l'archéologie du grand fleuve et constituer un réseau d'archéologues locaux acquis à ses vues au Brésil, au Venezuela, au Pérou ou en Équateur. Mais les années 1980 voient sa condisciple Anna Roosevelt, petite-fille de l'ancien président, lui disputer la vedette sur le terrain et contester publiquement ses théories. Crime de lèse-majesté ! Bientôt, une nouvelle génération d'archéologues se lance dans la voie qu'elle a défrichée, en abandonnant toutefois nombre de ses idées. Mais c'est bien Mrs Meggers qui, la première, a compris le potentiel de l'Amazonie, jusque-là *Terra incognita archaeologica*, et l'a fait passer de l'ombre à la lumière.

Pascale Desclos

À LIRE

- *Amazonie, l'archéologie au féminin*, Stéphen Rostain, Belin, 2020.
- *La forêt vierge d'Amazonie n'existe pas*, Stéphen Rostain, Le Pommier, 2021.
- *À la recherche de l'Amazonie oubliée*, Laure Garancher, Delcourt, 2021.